

LA POÉTIQUE DE NERVAL

Nous remercions vivement Monsieur Yves Bonnefoy, membre de notre comité d'honneur, professeur au Collège de France, d'avoir bien voulu nous confier le texte de la conférence prononcée par lui le 21 mars 1987 à la Bibliothèque nationale, à l'issue de l'Assemblée générale de la Société.

Mesdames, Messieurs,

Que je vous remercie d'abord de l'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à réfléchir devant vous à un des poètes que vous aimez le plus. Je suis d'autant plus sensible à cette marque de confiance que je n'ai jusqu'à présent guère parlé de Nerval dans mes écrits. Des allusions quelquefois, mais jamais d'essais suivis, ou d'études, et quand j'ai dit une fois, à la fin d'une réflexion ancienne sur "l'acte et le lieu de la poésie", que je "pensais" au poète "du plus limpide espoir et de la plus vive douleur ; au plus secret de ceux qui, dans le XIX^e siècle français, ont formé cette sorte de quadrangle où toute pensée se perd, mais aussi bien se retrouve", ce fut sans nommer Nerval par son nom, comme si je ne me sentais pas prêt encore à entrer avec lui dans la même sorte de relation, faite de questionnement explicite et de responsabilité assumée, qui me portait alors vers les trois autres figures qui composent le tétragramme dans mon esprit : autrement dit Baudelaire, puis Mallarmé et Rimbaud. Je remettais, non la lecture de Nerval, bien sûr, et vous apprendrez tout à l'heure qu'elle a été une de mes plus anciennes rencontres, et décisives, mais le moment où il me faudrait traverser cette œuvre avec mon propre langage, — c'est-à-dire aussi, et surtout, soumettre ce dernier à l'épreuve de ses mots, de ses images, de ses leçons. Était-ce parce que la poésie de Nerval est, par quelqu'un de ses aspects, plus proche qu'aucune autre de ce qui me touche et me trouble ? Mais c'est aussi qu'il n'est pas facile de parler de Gérard de Nerval depuis qu'a commencé son étude systématique, dans l'immédiate après-guerre. D'une part nombre d'aspects essentiels de son œuvre et de sa nature psychique ont déjà été perçus, et excellemment formulés. Et d'autre part il y a dans le texte nervalien, désormais visibles, tant de passages en apparence furtifs, excentrés et secondaires, mais qui comptent immensément ; il y a dans tant d'événements de la vie de Nerval tant d'indices qu'il faut glaner pour comprendre non seulement sa pensée mais des choses profondes de l'expérience religieuse ou de l'inconscient, — que c'est là au total une présence vraiment sans bornes, presque aussi difficile à embrasser dans un seul savoir que celle de Shakespeare ou de Dante. Ce qui interdit aux ignorants ou aux amateurs de l'aborder de façon qui vaille.

À cela, je me risquerais, cependant, puisque vous me l'avez demandé. Mais toujours conscient des difficultés que je viens de dire, je pense raisonnable de me limiter à un témoignage de nature délibérément personnelle, ce qui aura d'ailleurs l'intérêt de vous montrer comment quelqu'un qui écrit aujourd'hui peut trouver sens, et valeur actuelle, à une œuvre qui pourrait n'appartenir plus qu'à son moment historique, comme désormais c'est le cas de tant d'auteurs qui furent les contemporains de Nerval, et dont certains l'ont aimé, mais non sans quelque condescendance. — Un témoignage, et pour cela il me faudra un détour, que je vous prie de me pardonner.

Je dois, en effet, me référer d'abord à une œuvre, et une pensée, dont il n'est pas inutile de remarquer tout d'abord qu'elles sont de la même époque que la poésie de Nerval, si du moins nous acceptons de penser que de grandes structures de celle-ci prirent forme dans le grenier de son oncle, comme il l'a dit, parmi des livres qui dataient de la Monarchie finissante ou des temps révolutionnaires, et parlaient de philosophie et de mystique. C'est en 1807 que Hegel publia *La Phénoménologie de l'Esprit*, premier de ses grands ouvrages ; et sans doute ne peut-on comprendre bien ce grand livre qu'en le ré-inscrivant dans l'espace d'intuitions et de réflexions où Nerval lui aussi s'aventura, avec l'ingénuité mais aussi la pénétration des années d'enfance.

Je dois me référer à Hegel. Mais, rassurez-vous, ce ne sera pas pour suggérer que Nerval en ait entendu parler, ni même pour les rapprocher (je ferai plutôt le contraire), c'est pour indiquer le point de départ de la réflexion que bientôt je fus porté à prolonger vers *Sylvie*, puis vers *Aurélia*, deux des maîtres-livres de la *philosophia perennis* de la création poétique. *La Phénoménologie de l'Esprit* a été traduite dans notre langue en 1939 par Jean Hyppolite, qui lui ajouta en 1946 son étude de la genèse de l'œuvre et de sa structure. Et ce même grand historien avait commencé en 1949 en Sorbonne un cours sur "la logique et l'ontologie de Hegel" que j'eus la chance de suivre, ce qui me conduisit vite à lire les pages fameuses sur *la Certitude sensible : le Ceci et ma visée du Ceci* avec un intérêt fasciné mais aussi un grand mouvement de refus.

Que disait Hegel de la certitude sensible, au seuil de son analyse des soubassements de l'esprit, dont il va retracer ensuite le déploiement dans l'histoire ? Il s'arrête à ce qui est là, devant lui, dans l'ici et le maintenant du premier instant de la conscience. Et il considère que cette apparente richesse de l'immédiat ne va pas pouvoir demeurer en nous, qui parlons, car rien ne peut en être dit qui déjà ne la médiatise, au bénéfice des mots. Même l'expérience de l'ici et du maintenant, qui semble nous retenir dans l'épaisseur même de la réalité qui nous cerne, ce n'est en fait que déjà de l'universel, puisque si maintenant c'est la nuit, bientôt ce sera le jour, d'où suit que le maintenant n'est pensable — et pour *ici*, même chose — que comme une forme abstraite, indifférente à son contenu. De

l'*alagon*, de ce qui précède les mots, on ne peut — et cela semble logique — rien dire, sauf à le remplacer par la représentation partielle que les médiations nous en donnent.

Mais constater que l'immédiat, l'originel, c'est ainsi l'ineffable, cela implique-t-il qu'il n'ait pas richesse et valeur du point de vue même de la personne que nous allons être dans ce langage qui s'en sépare ? Et adopter, en somme, le point de vue du langage sur le monde qui nous entoure — et même que nous sommes, par notre corps —, n'est-ce pas nous vouloir aveugles à des échanges qui avaient lieu entre ce dehors et nous, à un plan qui concerne le corps, bien entendu, mais peut-être aussi l'esprit, — simplement compris autrement ? Symptomatique le fait que Hegel ait choisi comme exemple de la première question et de la première réponse : "*Qu'est-ce que le maintenant ? et Le maintenant, c'est la nuit*". Cette "nuit", en effet, à laquelle Novalis venait de vouer des hymnes, est-elle évoquée par hasard, comme un exemple quelconque, au seuil du grand œuvre philosophique ? Ne signifie-t-elle pas qu'en dépit de sa volonté de logique Hegel subit encore à l'égard de l'immédiat qu'il transcende un sentiment de fascination, un reste d'horreur sacrée, comme s'il voyait le monde se refermer sur un être-là qui pour lui, en dépit de toute la science, ne serait plus qu'une énigme ?

Il y a un plein, pensais-je en tout cas, un plein et même une vie, je dirais une plénitude, là où Hegel se condamne à ne plus trouver que le miroir sombre où ne se présente, comme chez Mallarmé soixante ans plus tard, dans *Igitur*, que le visage en reflet d'un Esprit qui naît du langage. Et en me disant cela, je ne faisais que suivre, bien sûr, la critique que Kierkegaard sut formuler presque tout de suite ; mais non sans l'infléchir pour ma part vers tout autre chose que la dimension de la foi, de l'expérience intérieure. Il me semblait, autrement dit, que pour apercevoir l'immédiat, il ne faut pas réfléchir, ce qui implique qu'est déjà au travail en nous le parti-pris du langage, mais se taire, plutôt, ouvrant grand les yeux. Et, constatant alors qu'il y a un monde, essayer, avec des mots, je veux bien, mais qui s'interrogent sur leurs limites, d'appréhender les traits spécifiques de ce qui va se perdre du monde, dès qu'on va parler de ce qu'on y voit. Qu'est-ce qui se perd, quand on a recours à des mots ? Le fait que ce que les mots différencient, cet arbre, disons, ce ravin, cette source au fond, cette colline au-delà, ce ciel, choses qu'ils vont entraîner chacune dans leur espace mental, pour un travail de pensée, qui les classera, les séparera, — soient ensemble encore, soient dans une relation de contiguïté, de simultanéité, de continuité où nous-mêmes d'ailleurs nous sommes reçus : soient une seule présence. Cette contiguïté, ce *donné ensemble* de l'arbre et du rocher près de lui, et de la source plus loin, la source qu'on entend au moment même où on la regarde, voilà bien, en effet, ce que le mot *arbre* va détruire, puisque le mot n'intervient que par référence à des arbres de toutes sortes, dont l'intrusion nous fait donc quitter notre état premier d'implication pure et simple dans l'expérience du lieu.

Mais voilà qui reste bien, tout de même, concevable par nous sinon désormais vécu, concevable aux limites mêmes de la conscience que fonde et va requérir notre décision de langage, — et voilà qui suffit aussi pour que nous puissions comprendre que cette simultanéité, cette contiguïté des objets que le langage sépare était la cause d'un bien. Que se passe-t-il, en effet, quand on est encore engagé dans cette commune présence ? Tout ce qui est perçu est reçu, on ne peut appauvrir le lieu du plus minime de ses cailloux, et s'il y a là de l'action, dont la durée contraint à des choix, ce temps va revenir sur lui-même, va se refermer, comme la journée du laboureur dans son champ sans alternative. Et ainsi sommes-nous pris dans une unité de tout ce qui est, notre finitude en est dépassée, au moment même où elle est vécue en son acte propre : nous *sommes*, autrement dit, nous ne connaissons pas encore l'angoisse qui naît avec le langage.

L'immédiat, ce n'est pas de la chose qui s'invisibilise sous sa figure verbale, qui se retire dans son en-soi, nous laissant la tâche du monde, c'est ce monde, ce monde même déjà élaboré par les mots, mais perçu d'une autre façon, celle qu'on rencontre parfois dans les œuvres de la peinture : et le grand reproche que l'on peut faire à Hegel — je parle en mon nom propre, bien entendu, je continue le retracement de ma réaction de ces années-là, quitte à me la rendre plus claire —, c'est donc de nous vouer à une pratique des mots qui se refuse à cette expérience, à cette façon de vivre, alors pourtant qu'on peut espérer que d'une façon ou d'une autre l'être parlant peut préserver quelque chose de ce mode d'être de l'origine, et de ce bien. N'y a-t-il pas eu, par exemple, si longtemps dans l'histoire humaine, des pratiques pour le permettre ? Quand le chasseur primitif allait dans les bois, attentif à des faits de pur avoisinement entre des bêtes et des parages, n'était-il pas impliqué dans l'être propre du lieu, n'en sentait-il pas le mystère ? Quand le paysan cultive sa terre, dans l'horizon familier, n'est-il pas, *paganus*, enfant du pays, le même témoin, d'ailleurs volontiers taciturne, de l'être-là d'avant la parole ? Et ces chemins qui resseraient sur eux-mêmes les voisinages, qui aidaient à être le lieu, quand maintenant nos grandes routes l'éventrent ! Les techniques de vie de l'homme archaïque étaient aussi les moyens d'une ontologie élémentaire. Et les prolongeaient naturellement d'autres moyens déjà plus explicités, et qui avaient donc maîtrisé l'obstacle, le *mythe*, par exemple, qui est l'explication de ce qui a lieu par les choses même du lieu, ou les grandes *fêtes*... Plus tard j'ai appris l'existence des fêtes de mai médiévales, qui montraient de quelle façon il faut prendre la vie, et même tout ce cosmos que le langage élabore, pour que le monde demeure un lieu d'existences simultanées, où chacune, en son bref instant, se ressentira absolue. Mais que de vieilles chansons, qui auraient pu être du Valois, m'avaient fait déjà cette promesse ! Fallait-il se défaire de tout cela, comme d'autant d'illusions de la conscience naïve ?

Il est vrai qu'à la fin du XVIII^e siècle, lorsque le regard de la science a commencé d'imposer ses classifications et ses lois, beaucoup de ces pratiques s'éteignent. C'est là vraiment le moment où la conscience qui se détache des perceptions symboliques se réduit au fait du langage, et on a donc à se demander si pour cette époque nouvelle Hegel n'a pas raison tout de même : l'individu qui ne voit plus que par le concept ne pouvant plus évoquer l'immédiat, s'il le sait encore, que par des mots trop chargés de leurs relations réciproques pour permettre jamais cette approche par le silence qui caractérise le paysan. D'emblée désormais, les mots suggèrent une structure de monde, et de l'être-là, devant nous, de quelques existences que le hasard a fait naître ensemble, ils ne peuvent donc nous donner qu'une interprétation, une image, pénétrée de ces préjugés, et d'où se retire la plénitude. "Tu veux un monde", fait dire Hölderlin, qui fut un ami de Hegel, à sa Diotima : "C'est pourquoi tu as tout et tu n'as rien." Mais la poésie, justement ? Bien qu'elle aussi ait lieu dans les mots, et ne soit donc qu'une image, la poésie n'est-elle pas la mémoire de ce mystère : un arbre auprès d'une source, le ciel au-dessus, des nuages ? Et même s'il est seul à se souvenir ainsi, le poète n'est-il pas de ce simple fait la preuve de la réalité de l'expérience première, et du bien qu'elle procurait ? J'observais qu'il y a dans la matérialité du mot poétique, dans sa substance sonore et sa réserve rythmique, la possibilité d'autres relations, avec les autres mots dans le vers, que celle que veut le concept. C'est le voile qu'est celui-ci qui en poésie se déchire. Ne va-t-on pas trouver, au-delà, de la présence à revivre ?

Telle, la question que je me posais ; et vous m'accorderez, je l'espère qu'elle mène bien vers Nerval, dont je vous dirai maintenant qu'il m'apparaît comme un de ceux qui, guère après Hegel mais de façon opposée, ont posé la question de l'origine. En Angleterre Wordsworth, en Allemagne Hölderlin l'avaient fait aussi, mais en France, réserve faite de Marceline Desbordes-Valmore, que je ne connaissais pas, et de Vigny, mais celui-ci est si ambivalent dans son écoute de la Nature, Nerval fut même le seul, avant Rimbaud. Tant le Romantisme français fut distrait de sa vocation par l'impact des événements, de la Révolution à l'Empire.

Je fus donc saisi par Nerval ; ou plutôt je le compris mieux quand ma réflexion eut porté sur la proposition de Hegel. C'était *Sylvie*, tout d'abord, bien entendu, et je n'aurai guère besoin devant vous que de rappeler quelques évidences. Que font ces pages inépuisablement mystérieuses sinon puiser, très précisément, à l'expérience du lieu, comme elle persiste dans la conscience, même aux moments où celle-ci s'en détourne ? Au début de *Sylvie* nous sommes, avec Nerval, qui est présent sous le narrateur, au cœur du monde des mots, que métaphorise la Ville. Et là a lieu l'"avide curée", dit-il, des positions et des honneurs, ce qui est bien la preuve que la réalité s'est réifiée, l'unité brisée, mais là aussi on peut rencontrer quelques êtres chez qui persistent des "enthousiasmes", bien que "vagues", des aspirations religieuses "mêlées de certains instincts de renaissance" : "l'homme matériel", dit Nerval — et reconnaissons dans cet objectif la modernité qu'il ne sait ou ne veut nommer de façon plus philosophique —, "aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis". La nostalgie de l'immédiat qui est l'Un est donc restée en éveil, chez ceux-là, avec même le sentiment du mystère ; et quand chez l'un d'eux cette nostalgie se précise, celui-ci lui donne d'emblée la figure qui dit spécifiquement et intensément la simultanéité, la contiguïté par quoi un lieu de la terre est irréductible au langage.

Ce que Nerval apprend dans le journal que le hasard lui a placé sous les yeux — et le hasard est consubstantiel à l'immédiat, ne l'oublions pas —, c'est que "demain, les archers de Senlis doivent rendre le bouquet à ceux de Loisy". Et ce que ces mots en effet "fort simples" réveillent, c'est donc que Senlis et Loisy sont, quelque part, à proximité l'un de l'autre, dans l'évidence muette de ce qui est, comme l'arbre auprès de la source. Là-bas, dans la compacité du réel, Senlis "rend" à Loisy, et Loisy rend à Senlis, cette qualité d'être que chacun doit à la présence de l'autre. Le Valois, chez Nerval, c'est cela d'abord, la co-présence de bois et de vallons, de chemins, de petits centres urbains, d'êtres qui sont nés là et y vivent : constellation qui a donc le fait naturel dans sa trame mais n'est pas simple nature, car elle vaut comme l'être-là qui est comme un roc que n'entame pas le langage. Et ces noms même, Loisy, Othys, Ermenonville, ou la Nonette ou la Thève, qui disent les diverses parts du pays qui revient à la mémoire, laissent voir de façon si simple, sous leur apparente clarté, le "noyau de nuit" d'une origine irréductible à tout sens, qu'on pourrait croire qu'ils ont été façonnés à travers les siècles pour être la métaphore de cet être du lieu, de cet au-delà des mots. Ainsi la langue du XVIII^e siècle, d'ailleurs, qui est moins rationnelle, souvent, et ennemie du mystère, que resserrée sur celui des choses simples.

Mais ce n'est pas que la transcendance du lieu qui est désignée dans *Sylvie*, c'est aussi le rapport que préservent avec lui les anciennes pratiques que j'évoquais tout à l'heure, — puisque ce qu'il advient à Nerval, ce qui fait naître en lui l'émotion qui va nourrir le récit, c'est d'apprendre que se prépare à Loisy une fête où revivra, justement, comme chaque année, la vieille fête de mai, celle qui au moment du renouveau printanier offrait aux hommes et aux femmes l'enseignement de la vie, lequel est d'adhérer à un lieu, de trouver en sa profondeur le point par où l'on fait corps avec l'universelle présence. Nous connaissons tous, presque par cœur, les phrases superbes qui se sont pressées dans l'esprit de Nerval quand lui revient cet écho des "fêtes naïves de la jeunesse". "Le cor et le tambour résonnaient au loin dans les hameaux et dans les bois ; les jeunes filles tressaient des guirlandes et assortissaient, en chantant, des bouquets ornés de rubans. — Un lourd chariot, traîné par des bœufs, recevait ces présents sur son passage, et nous, enfants de ces contrées, nous fermions le cortège avec nos arcs et nos flèches". On ne savait plus, ajoute Nerval, que ce n'était là que répéter d'âge en âge une fête druidique. Et lui-même se trompe en disant cela, mais peu importe. Ce qu'il sent justement, c'est que la *Fête du Bouquet provincial*, c'est bien ce qui lie

ensemble, avec ce ruban qui signifie le divin, ces données premières du lieu que le concept désassemble : c'est bien le rajeunissement du sacré qu'il faut à chaque saison dans la parole. A-t-on observé que "vernal", le mot qui dit le mieux l'épiphanie printanière, se reflète inchangé, simplement inversé, dans Nerval, nom d'emprunt qui se fait ainsi le miroir, à peine voilé, de la réalité d'avant le langage ? Et de même Nerval a-t-il nommé Sylvie l'âme de la fête et du monde, pour signifier cette transcendance qu'on ne ressent jamais mieux que quand on est en présence de cette vie végétale qui d'un seul grand élan plonge dans le sol ses racines et élargit ses rameaux et va fleurir.

L'immédiat que Hegel écartait orgueilleusement du passage de la conscience est donc reconnu par Nerval au plus secret de la sienne, il y est désigné, valorisé, et même recherché, à nouveau : puisqu'à peine la fête du Bouquet et le souvenir de Sylvie ont-ils repris vie dans sa mémoire le triste "Parisien" des premières pages se met en route, en pleine nuit, en ce maintenant qui est la nuit, pour arriver à Loisy aux dernières heures au moins de la fête qui se déroule. Elle m'attend "encore", se dit-il de Sylvie, "Il est temps encore". En ce point le récit calque évidemment le mouvement même de l'espérance la plus profonde, celle qui a hanté l'Occident au seuil de l'âge de fer ; et de toute son écriture il cherche aussi bien à rendre à son auteur le regard qui ferait à nouveau possible l'union de qui désire et de ce qui est. Recherche que métaphorise, et déploie aussi, le retour en voiture, cahotant et pourtant rapide, vers le pays de l'enfance, et l'anticipation que Nerval y tente, — bien différente par l'intention, qui est de re-fonder, de renaître, du projet proustien auquel on l'a comparée. "Pendant que la voiture monte les côtes, recomposons les souvenirs du temps où j'y venais si souvent". Ce va être évoquer une autre des fêtes du passé, déjà légèrement entachée de modernité, n'a-t-elle pas fait élection d'une fausse ruine, comme en aimaient au temps de Rousseau les philosophes d'Ermenonville, mais rédimée par l'attrait de Sylvie, la camarade des jeux d'enfants devenue une jeune fille. C'est alors que le "Parisien" a aimé en elle une épiphanie, ce que signifie ce sourire "athénien" qu'il ne cessera de lui voir, sourire de Coré, sourire de déesse qui porte l'épi de blé des mystères d'Eleusis, sourire de l'Isis éternelle : et de Sylvie qui dans sa mémoire va près de lui par les champs renaît en effet le regard qui rassemble le lieu moins oublié que défait en une gerbe nouvelle, encore lourde de brumes, mais respirante comme les plantes la nuit : "A ma gauche, je vis se dessiner la longue ligne des murs du couvent de Saint-S..., puis de l'autre côté de la vallée la butte aux Gens d'Armes, avec les ruines ébréchées de l'antique résidence carlovingienne. Près de là (...). Au-delà (...)" Le langage est bien au travail qui différencie le lieu, mais c'est par des noms, des noms propres qui en préservent l'épaisseur d'être, non par les mots conceptuels, qui défont l'unité du monde. Et de ce fait la parole poétique semble possible, ne lui suffirait-il pas de faire de tous les mots des sortes de noms, en ne s'attachant qu'à cette chose-ci ou cette autre ?

Faciles et sublimes associations de ce moment heureux du récit, eau brillante sur les cailloux comme dans les souvenirs de la Thève, qui n'était pas sans des trous, pourtant, où risquait de se déchirer d'un coup la trame de l'évidence. Nerval imagine maintenant que la Sylvie d'il y a trois ans a entraîné son "amoureux", comme elle dit, chez sa tante d'encore un autre village, par les chemins pleins de fleurs ; et qu'ouvrant chez la vieille dame, qui a des apparences de fée, le tiroir toujours fermé qu'on trouve parfois dans les contes, elle y a découvert la robe de la mariée d'autrefois, et l'habit de noces de l'oncle : vêtements que les jeunes gens revêtent, vous le savez, pour le déjeuner de lard et de fruits. "Nous étions l'époux et l'épouse pour tout un beau matin d'été", conclut Nerval. On dirait bien à ce moment de Sylvie que la poésie est en train de désaveugler la conscience ; que l'esprit revenant sur soi, recommençant la parole, s'est ouvert à cette clarté qui filtre sous le concept : à la lumière qui sauve.

Mais voici que la voiture avançant toujours par les coteaux du Valois — elle "va passer à Orry, puis à la Chapelle. A gauche, il y a une route qui longe le bois d'Hallate..." — cette parole se trouble, comme si elle se laissait gagner à nouveau par cette atmosphère de "formes vagues" et de "fantômes métaphysiques" qui enveloppait Nerval à Paris la veille encore ; et là même où le pseudo-mariage avait illuminé quelques pages de son innocente allégresse, paraît maintenant une étrange scène, dans un étrange théâtre, où se signifie le néant. C'est en effet par cette route du bois qu'à une autre époque de ce passé qui semble échapper au temps le frère de Sylvie avait conduit l'ami parisien, seul avec lui cette fois, à l'ancienne abbaye de Chaâlis, pour une "sorte de représentation allégorique". "La scène se passait entre les anges, sur les débris du monde détruit. Chaque voix chantait une des splendeurs de ce globe éteint, et l'ange de la mort définissait les causes de sa destruction. Un esprit montait de l'abîme...". "En me retraçant ces détails", ajoute Nerval, "j'en suis à me demander s'ils sont réels, ou bien si je les ai rêvés". Hélas, c'est peut-être qu'ils sont réels justement parce qu'ils furent rêvés, — ce rêve étant la perception symbolique de la décomposition de ce qui semblait reprendre forme.

L'immédiat, l'union de la personne, âme et corps, avec les choses du lieu unies en bouquet elles-mêmes, ne sont pas atteints, dans Sylvie. Quand, tout à l'heure, le Parisien va entrer au bal de Loisy, "à cette heure mélancolique et douce où les lumières pâlisent", Sylvie sera bien là, et le jeune homme va bien lui avouer en pleurant qu'un "spectre funeste" obsède son existence, et lui demander, un instant, de le sauver de son mauvais rêve, pour toujours. Et plus tard il va bien marcher, aux approches du jour, dans les vallons et les bois qu'il s'était remémorés dans la nuit, — mais que de lieux maintenant sont solitaires et tristes, et Sylvie enfant ou adolescente n'est plus à côté de lui pour animer de son pas capricieux la paix des fleurs et des rives, car elle travaille de façon suivie maintenant, et même plus aux dentelles qu'elle faisait autrefois, ces dentelles qui déployaient le bouquet de l'Être dans les prairies : "On n'en demande plus dans le pays", elle fait des gants, elle "n'est plus une paysanne", elle ne chante

plus les vieux airs mais les opéras à la mode. Et la tante d'Othys est morte. Et où va-t-on faire la dernière promenade, suivi d'un petit ânier dont le sens va bientôt paraître, sinon à l'emplacement de la "représentation allégorique" qui commentait un monde détruit ? Comme les oiseaux à l'approche d'un orage qu'évoquera *Aurélia*, comme les ombres irritées qui fuient "en jetant des cris et traçant dans l'air des cercles fatals", des signes de dissociation et de mort sont partout maintenant dans cette fin de *Sylvie*, projetant des ombres.

Et peu importe si le Parisien rentre en ville parce qu'il a appris que Sylvie s'est engagée à un autre — en fait, à son propre frère de lait, qui est comme sa trace dans le pays de l'enfance —, car c'est en son être même que la synthèse du lieu n'a pu s'opérer, en cette heure de vérité où il faut qu'on sache si on aime vraiment ou si l'on rêve. Le Parisien voulait-il vraiment retrouver Sylvie ? En vérité, il s'était déjà souvenu, pendant le trajet nocturne, d'une journée où jadis, allant avec elle petite fille à une ronde champêtre, il l'avait trahie et fait souffrir. Je n'ai certes pas à vous rappeler l'apparition d'Adrienne au plus beau moment du récit, ni le "trouble inconnu" que le petit garçon éprouve soudain, pendant qu'elle chante "une de ces anciennes romances pleine de mélancolie et d'amour" dans la nuit qui tombe, ni la couronne de lauriers qu'il tresse pour elle et dont il la coiffe, ni l'impression d'effacement de tout qui s'étend comme une fraîcheur nocturne sur Sylvie qui pleure et le monde quand naît cet "amour impossible et vague, source de pensées douloureuses". Je dirai seulement que là où Sylvie représente l'expérience de l'immédiat, du plein du monde, de l'Un immanent à tout ce qui est, Adrienne est la même visée de l'Un mais troublée désormais par le travail des mots sur le monde, et comme éloignée, de ce fait, comme vouée à n'être que transcendance, comme réduite ici à n'être plus qu'une image, qui s'efface aussitôt qu'elle prend forme. "Développant sa taille élancée", comme la Dame dans *Aurélia* qui grandit dans le rêve aux proportions du ciel étoilé, Adrienne indique autant que cette dernière que l'Univers est dans la nuit, que le maintenant et l'ici ne sont plus le jour de la présence de tout à tout mais la nuit du refermement et de l'énigme. Cela, au moins dans les mots comme les emploie Gérard de Nerval.

Dans les mots de Nerval, — et faut-il penser, au-delà : dans tous ceux de la poésie ?

Là est la question, en effet, là elle a pris forme pour moi devant cette œuvre qui est, pour ceux qui ont le souci de l'unité préverbale, une assurance, un soutien, mais qui finit donc par parler d'échec. Cet arrière-plan de contiguïté, de continuité silencieuses qu'est l'immédiat, aux confins de notre discours, nous l'avons retrouvé à l'horizon de *Sylvie*, nous avons vu là confirmé qu'il existait, qu'on pouvait l'apercevoir, aujourd'hui encore, du sein même des mots où pourtant le concept triomphe, mais quand un grand poète a cru pouvoir faire plus, a cru pouvoir retourner dans le pays de là-bas, voici pourtant qu'il nous dit qu'il n'y est revenu qu'en rêve, l'absolu presque retrouvé s'étant laissé structurer par un réseau de figures qui sont faites, bien sûr, pour le signifier, mais l'entraînent dans le langage, lequel n'en connaît pas la saveur ultime et le détruit en l'imaginant. Alors, que faut-il penser ! Doit-on concevoir que la musique des mots, dans le vers, et l'apparition des images, cela atténue mais ne défait pas véritablement la trame des notions dans la phrase ? Si bien qu'est découragée peut-être la lecture que fait la science, parmi les aspects du monde sensible, mais nullement celle de nos désirs, qui vont certes bien plus avant que les concepts près des choses, là par exemple où l'or des cheveux d'Adrienne s'oppose aux yeux noirs de Sylvie, et peuvent donc s'agréger, ou presque, à l'en-soi des choses qui nous séduisent ? En ce cas l'immédiat se transmuterait toujours : en vérité par la science, et dans le poème en imaginaire. L'Un ne serait jamais notre acte, notre vécu, Eurydice serait perdue, sans recours. — L'œuvre de Nerval inquiète autant qu'elle rassure, on le voit. Et quand on se tourne vers elle parce qu'elle parle de l'origine, on se demande bien vite si, retrouvant le chemin, on ne se perd pas d'autant plus ; et on se demande aussi, malgré l'attachement que cette écriture inspire, si d'autres voies ne seraient pas préférables qui permettraient un plus vrai retour.

Mais se poser cette dernière question, ce n'est pas se séparer de Nerval, bien au contraire, car ce qui apparaît à qui lit *Sylvie* la seconde fois, puis *Aurélia* et les *Chimères*, puis tout le reste de l'œuvre, c'est que leur auteur s'est interrogé de même façon, au-delà de l'échec qu'il a si bien su comprendre, et a alors avancé un commencement de réponse qui a valeur générale, et peut nous aider à nous orienter. A la fin de *Sylvie*, quand l'"amoureux" supposé a fui l'occasion d'épouser Sylvie — de s'unir à l'intemporel — qui lui était tout de même toujours offerte, et a replongé dans ses rêves, qui se portent sur Aurélie, une actrice, autrement dit une image : "Vous ne m'aimez pas", lui dit celle-ci ; et, ajoute Nerval : "Cette parole fut un éclair". Ah, c'est vrai, comprend-il enfin, ces enthousiasmes bizarres dont Adrienne d'abord puis Aurélie, son reflet, furent l'objet, aux dépens de Sylvie, ce n'était pas de l'amour, malgré l'évidente tendresse. Et l'attachement de Sylvie l'aura été aussi peu, puisqu'il ne renaissait qu'à distance, aux heures de nostalgie. Si l'immédiat se dérobe à l'instant même où il reparait, chez Nerval, si l'imaginaire s'y substitue, c'est avant tout — et voilà qui n'est que logique — parce que ce poète n'a eu, pour quoi que ce soit de ce monde, cet attachement irraisonné, absolu, absolument non imaginaire — parce que comblé par son objet — que l'amour peut-être. — Et de surcroît Nerval nous révèle aussi la raison de ce manquement et le mécanisme de ses ravages. Chez peu d'auteurs la chose inconsciente est si fréquemment affleurante, et la parole si claire, comme si celui-ci avait compris que le sens de la poésie était en jeu dans son œuvre, et voulait donc, passionnément, se comprendre. Nerval fut le premier de ses psychographes. Et la découverte qu'il fit est d'une grande portée.

Reprenons un instant, bien que vous les sachiez aussi bien que moi, les chemins de cette conscience de soi, approfondie d'œuvre en œuvre. Nerval n'a-t-il pas aimé ? En vérité, il ne fut qu'amour, peu de destins autant que le sien ont été embrasés par cette flamme. Mais un accident s'est produit, aux premières heures de cet amour, qui en a troublé à jamais la relation à quoi que ce soit. Aimer, nous le savons, c'est d'abord, dans la vie, aimer sa mère. Aux jours d'avant la parole, quand l'environnement que la mère crée est encore pour son enfant cet immédiat que les mots vont fracturer puis défaire, c'est celle-ci qui recueille le grand élan instinctif qui porte la vie vers la vie. Et quelle occasion est-ce donc pour elle de diversifier ce que l'enfant aime ainsi, d'en étendre le champ à tout ce qui est ! Mais Nerval n'a pas eu de mère, pour l'élever, rien près de lui que des nourrices, des femmes d'âge. Et comme cependant on lui parlait de sa mère, dès qu'il fut en âge d'entendre, comme on faisait valoir qu'elle l'aimait, au loin, ou l'avait aimé, son grand besoin frustré se porta sur cette idée, s'y fixa, ne recevant d'elle pourtant rien qui pût l'orienter un jour vers d'autres êtres dans le vrai monde.

Et outre ce premier drame il y eut — et ce fut le pire, peut-être — que de cette mère inconnue il n'existait pas de portrait, au moins que son fils pût voir, si bien que la nostalgie de celui-ci ne put même pas prendre appui sur une certaine image, à partir de quoi rebâtir le monde, et eut loisir de se réveiller à chaque fois que séduisait ou troublait, ne fût-ce qu'un bref instant, une figure de femme. Que ce soit Sophie Dawes aperçue à cheval sur les sentiers de Mortefontaine — ce dernier nom est banni de *Sylvie* et pratiquement de toute l'œuvre, il dit trop bien le grand manquement — ou Jenny Colon sur la scène — "belle comme le jour", mais "pâle comme la nuit" —, la femme qui a grâce aux yeux de Nerval n'est autre qu'un substitut de l'Absente, et il ne recherche auprès d'elle, instinctivement, que la situation où il pourrait être — non à nouveau mais la fois première — l'enfant aux pieds de cette figure infinie, l'étoile au front, qu'est pour le tout-petit la belle et terrible présence maternelle. Écoutons-le parler d'Aurélié quand, ne l'ayant encore aperçue que de l'avant-scène du théâtre, il peut librement rêver d'elle : "Je me sentais vivre en elle et elle vivait pour moi seul. Son sourire me remplissait d'une béatitude infinie (...). Elle avait pour moi toutes les perfections, elle répondait à tous mes enthousiasmes, à tous mes caprices". Peut-on mieux évoquer la relation œdipienne au sein même de l'aspiration érotique ? Mais peut-on, aussi bien, se mettre davantage au péril de perdre l'objet que l'on croit pourtant désirer ? Car cette Jenny Colon, par exemple, que Nerval a courtisée tant d'années, n'est donc que le reflet où il veut revoir quelqu'un d'autre, il faut qu'elle se prête à ce regard qui la veut plus une transcendance qu'un être d'ici, avec ses besoins et ses droits, ce bizarre amant la refuse au moment précis où il brûle de la rejoindre. "Vous ne m'aimez pas", avait bien raison de dire Jenny Colon, par le truchement d'Aurélié.

Nerval a donc découvert — car c'est bien lui qui dit tout cela, les critiques n'ont eu qu'à relever ses paroles, quand la psychologie plus moderne a permis de mieux les comprendre — qu'il n'aimait pas dans ce monde, qu'il ne pouvait y aimer. Et en cela même il s'est expliqué pourquoi — c'est *Sylvie* — l'immédiateté, l'unité, comme il les pressent dans le pays de l'enfance, sont à la fois son grand désir, sa passion, et ce qu'il ne peut qu'entrevoir. C'est l'amour qui serait la clef, et la clef manque. En somme, il y a des cas où l'amour, s'attachant à de l'absence, à de l'invisibilité, n'est plus en mesure d'opposer au pouvoir des mots, qui se séparent de l'immédiat, sa propre adhésion sans réserve à ce qui est. Il y a des cas où, du fait de la nature déjà imaginaire, spectrale, de son objet, il s'allie aux mots, au contraire, qui sont producteurs d'images. Et dans ces cas la poésie est possible, pour autant qu'elle est l'expression du désir de l'immédiat, l'expansion d'une sensibilité qui en guette partout les signes, mais tout autant elle est empêchée, si on la veut davantage que ces formes de nostalgie, si on la définit comme l'acte qui, du sein des mots, sait transcender leur visée toujours partielle. — Nerval a découvert ce drame de l'écriture. Et, ce faisant, a posé une question. Car la mère manque toujours, plus ou moins, aux commencements d'une vie. Si elle reste présente dans sa réalité corporelle, c'est quelquefois, c'est souvent pour s'absenter comme présence affectueuse, et cela parce qu'elle a sacrifié son immédiateté, son rapport intime, et de liberté, à soi-même, au profit d'une idée de soi qui naît du langage : au profit d'un rêve de soi qui en fait la première image, ce qui prive l'enfant de l'expérience de l'Être. Là où l'Un aurait dû paraître, dans des gestes, dans des paroles mêmes, celles de l'échange et de l'enjouement, règne déjà l'abstraction, il faut donc que l'enfant fasse de sa mère une idole, et autour des idoles le monde s'éteint, c'est le désert. La mère a trahi, c'était d'ailleurs obligé, c'est déjà en elle cette aliénation, le langage. Et la poésie, plus tard, ce besoin suspect d'en passer par les mots au lieu simplement de vivre, n'est-ce donc pas tout aussi souvent, n'est-ce pas toujours, la nostalgie d'une absence, l'enfermement dans le rêve ? Qui est vraiment au monde n'écrira pas, au moins de cette façon qui ne dit le monde si ardemment que parce que le monde lui fait défaut. Qui est capable d'aimer, c'est dans des mots silencieux, c'est dans l'extinction des images — c'est en cultivant son jardin — qu'il aura l'illumination dont la pensée hégélienne se veut l'oubli.

La poésie, autrement dit, ne serait jamais que le rêve que la poésie soit possible. Et telle est bien, en effet, la question que Gérard de Nerval nous pose, au moment où sonnent de toutes parts les fanfares du Romantisme. Mais je n'ai pas dit pour autant que c'était là sa réponse, sa plus profonde réponse ; et je puis bien ajouter, en ce point où j'en suis venu, à la fin de mon témoignage, que ce n'est pas dans son œuvre que j'aurai appris, pour ma part, à renoncer à l'espoir que ceux qui commencent d'écrire associent à la poésie.

On peut trouver autre chose, en effet, dans cette recherche qui se resserre, se fait plus dense à partir de l'achèvement de *Sylvie*. On peut y suivre les pas de l'être muré dans son rêve, leurré par des archétypes, volé de soi par

cet "autre" en lui qui retaille dans son passé, son présent, son espoir même, pour en faire de la chimère — et c'est là un double aussi angoissant, à des heures, que les pires pensées d'un Edgar Poe ou d'un Maupassant —, mais on peut y entendre aussi cette voix qui s'écrie, dans *Aurélia* : "Eh bien, me dis-je, luttons contre l'esprit fatal (...). Quoi qu'il fasse dans l'ombre et la nuit, j'existe, — et j'ai pour le vaincre tout le temps qu'il m'est donné encore de vivre sur la terre." Un désespoir, autrement dit, et il est immense — *El Desdichado* le laisse percer, malgré la pudeur habituelle —, mais une volonté de lucidité, aussitôt, qui à la fois grossit le chagrin, puisqu'elle en montre la cause irrémédiable au sein du psychisme, et commence déjà à chercher plus loin, en direction d'une vérité — d'une expérience du vrai — qui semble bien, cette fois, dégageable des rêves de la personne. "J'employais toutes les forces de ma volonté", écrit Nerval retraçant son nouveau projet, "pour pénétrer encore le mystère dont j'avais levé quelques voiles...". Et il dit aussi : "La mission d'un écrivain est d'analyser sincèrement ce qu'il éprouve dans les graves circonstances de sa vie". De quoi s'agit-il ? D'un renversement qui s'est opéré dans son esprit, depuis les mots d'Aurélia — de Jenny Colon, peut-être — sur son inaptitude à l'amour terrestre. Il a compris maintenant que, sans l'avoir su, trop souvent, il était l'Autre. Que c'était aussi en ce sens, et combien dangereux, que "le rêve est une seconde vie". Mais au lieu de s'abandonner il se résout à descendre dans cette nuit où triomphe l'Autre pour comprendre ce qui s'y passe, et tenter là de se délivrer. Nerval va se dédoubler pour échapper à son double. Et certes le risque est grand de s'empêtrer plus encore. Mais l'auteur d'*Aurélia* compte sur certaines grandes ressources de cette lucidité nouvelle, et ce sont donc ces ressources qu'il nous faut maintenant comprendre.

Essayons-le, pour finir, bien que je n'aie — mais peut-être cela vaut mieux — que quelques instants pour ce faire. Émouvantes dans *Aurélia* ces brèves scènes où l'on voit Nerval jeter "des pièces d'or et d'argent", jeter dans un trou d'eau un anneau d'argent qu'il vient d'acheter, acheter, lui qui n'a plus de maison, "deux écrans de velours couverts de figures hiéroglyphiques", acte pour rien, acte de dispersion qui brise le rapport du moi à lui-même, — et aussi bien, ajoute aussitôt Nerval, "il me sembla que c'était la consécration du pardon des cieux". En même temps, et comme si Nerval s'enhardissait peu à peu, mûrit, dans l'expérience qu'*Aurélia* tente, l'idée du don : et un don a lieu, pour finir, c'est celui de son attention, de sa sympathie, et de longues heures, au pauvre être muré dans le silence qu'il a pour voisin chez le docteur Blanche. Nerval a entrepris, autrement dit, de se renoncer. Engagé dans la *selva oscura* des rêves, il se propose de se délivrer de ceux-ci en dissipant en soi-même l'être personnel, l'être de désir qui les fait vivre de sa substance. Projet sacrificiel par cette "mort" : Ne va-t-il pas délivrer les autres êtres aussi, qu'il retenait dans la trame de ses hantises ? Et d'ailleurs la pensée du Christ lui revient, dans ses derniers mois, malgré les objections "philosophiques" que nourrissait en lui jusqu'alors, contre le dieu de l'incarnation, son besoin de mythologie et de fusions syncrétistes. Nerval — et c'est fascinant autant que terrible — tente là, sous nos yeux, de vaincre en lui ce qu'on pourrait appeler l'*aliénation du langage*, cette suggestion que les mots nous font de nous séparer de ce de quoi nous naissons, d'opposer notre moi au monde. Et il échoue. Les rêves sont remués, non détruits. Et ce remuement le noie. Mais la poésie est fondée.

Car même si l'Unité nous est refusée, parce que d'emblée nous l'aliénons dans nos rêves, nous pouvons au moins, comme fait Nerval, à la fin, observer ceux-ci, en découvrir la nature, et donc faire apparaître en nous, à nos yeux et à ceux des autres, davantage d'universel, ce qui peut aider le groupe social à mieux percevoir ce qu'est la vie, alors même que la pensée notionnelle en a perdu ou en oblitère l'expérience première d'unité. Et quand la vie est ainsi mieux reconnue, l'unité à nouveau méditée sinon rejointe, n'est-ce pas du coup des leures qui s'affaiblissent, le rêve qui s'atténue — rêve de la mère aussi bien, qui détournera moins l'enfant à venir de ses adhésions instinctives ? La poésie ne trouvera pas l'immédiat si elle le cherche dans la mémoire, là où est le lieu d'origine, celui-ci n'est plus que notre rêve. Mais elle peut le désigner *en avant*, et même, sur ce versant, le dégager, en coupant parmi les fantasmes. Écoutons encore une fois Nerval, "Une fois persuadé que j'écrivais ma propre histoire, je me suis mis à traduire tous mes rêves, toutes mes émotions. Je me suis attendri à cet amour pour une étoile fugitive qui m'abandonnait seul dans la nuit de ma destinée, j'ai pleuré, j'ai frémi des vaines apparitions de mon sommeil. Puis un rayon divin a lui dans mon enfer ; entouré de monstres contre lesquels je luttais obscurément, j'ai saisi le fil d'Ariane, et dès lors toutes mes visions sont devenues célestes". Célestes ! C'est sans doute trop espérer. Mais pour l'essentiel, c'est la vérité, et c'est aussi, notez-le, de quoi donner contenu, et contenu d'avenir, à la question que Hegel posait aux premières pages de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Qu'est-ce que le maintenant, se demandait-il, pour ne trouver de réel, dans l'instabilité, dans le glissement sans fin des réponses, que le cadre vide de la question, — que la vérité de langage. Et il avait aussi répondu : le maintenant c'est la nuit, et ç'avait été, dans son esprit, au hasard, c'était le premier exemple venu, peut-être parce qu'il écrivait cette page dans le cercle étroit de la lampe.

Mais s'il y avait eu dans la pensée de Hegel plus d'angoisse alors qu'il ne le savait, et dans ces mots plus de sens ? Oui, le maintenant est la nuit, nous dit aussi l'auteur d'*Aurélia*, et l'ici est la nuit encore. L'approche de l'unité est barrée de monstres, nos fantasmes. Mais il faut avancer dans cette ténèbre. Et si maintenant c'est la nuit, rien ne dit que demain et grâce à quelques poèmes, un peu de jour ne paraisse.

N.D.L.R. : La Société Gérard de Nerval est heureuse de présenter ses félicitations à M. Yves Bonnefoy pour le prix Florence-Gould qui vient de lui être attribué.